
Sociologie de la citoyenneté

Dominique Schnapper et Yvette Delsaut



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/15857>

ISSN : 2431-8698

Éditeur

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 592-597

ISSN : 0398-2025

Référence électronique

Dominique Schnapper et Yvette Delsaut, « Sociologie de la citoyenneté », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne],
| 2003, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/15857>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

EHESS

Sociologie de la citoyenneté

Dominique Schnapper et Yvette Delsaut

Dominique Schnapper, *directrice d'études*

Citoyenneté nationale et citoyenneté européenne

- 1 CETTE année encore, je me suis efforcée de répondre aux attentes et aux besoins des étudiants en divisant les séances de manière à peu près égale entre mes propres recherches en cours ou des travaux publiés et des présentations de leurs recherches par les étudiants les plus avancés.
- 2 Dans le premier cas, j'ai présenté l'état actuel et provisoire de mes premières recherches sur la citoyenneté européenne, en posant le problème théorique de la construction d'un espace public européen, de l'élaboration d'un droit européen étant donné les différentes traditions des droits nationaux dans les pays de l'Europe, et en m'interrogeant sur la nature juridique d'une éventuelle naissance d'une Constitution européenne, à partir de l'ouvrage de David Blanchard. J'ai consacré, à la demande des étudiants, deux séances à l'ouvrage que j'ai publié au cours de l'année, *La démocratie providentielle*, en le soumettant aux réflexions critiques des étudiants. Enfin, j'ai proposé dans la dernière séance du séminaire une interprétation sociologique du rôle et du fonctionnement du Conseil constitutionnel et une première analyse de mon expérience de sociologue à l'intérieur de cette institution.
- 3 Les exposés des étudiants ont permis d'aborder des problèmes différents. On les citera dans l'ordre où ils sont intervenus au cours de l'année. Lino Miguel Teixeira a présenté un exposé sur « citoyenneté nationale et citoyenneté européenne » en s'interrogeant en particulier sur l'originalité du contenu actuel et du projet politique impliqué par le statut juridique de la citoyenneté européenne. Christine Couvrat a soumis à la discussion ses réflexions sur la transformation du « libéralisme » (au sens des anglophones) au cours des dernières années par la remise en question des grands principes sur lesquels il était fondé, séparation du public et du privé, institutions représentatives, État-providence, par les mouvements de contestation nationaux et

transnationaux. Raphaël Wintrebert a montré la formation d'une mémoire collective au cours de la naissance et du développement du mouvement ATTAC, dont il nous a proposé une analyse sociologique. Ana-Luana Stoicea a exposé ses recherches sur la nation dans les discours des sciences sociales françaises entre 1985 et 1995. Avec l'intervention d'Anne-Florence Quintin, nous avons discuté du rôle du « social », comme réalité et comme idéologie dans le monde des institutions européennes. Gino Le Blanc a traité de l'identité acadienne, entre l'identité canadienne et l'identité québécoise qui a entraîné l'épuisement de la « nation française canadienne ». Myriam Hachimi a développé sa théorie des épreuves sociales, à partir de son enquête sur les expériences vécues de l'exil par les émigrés algériens en France et au Québec. Ozgur Adadag a analysé la réinterprétation de l'idée de révolution par les intellectuels turcs modernistes de la première moitié du XX^e siècle. Enfin, Edna Aïva a abordé les projets récents de la démocratisation de la prison, les effets, les tensions qu'ils suscitent et les limites qu'ils rencontrent.

Publications

- *La démocratie providentielle. Essai sur l'égalité contemporaine*, Paris, Gallimard (« NRF/Essais »), 2002, 325 p.
- « L'histoire, le temps et la démocratie », *Cahiers de l'URMIS. Unité de Recherche Migrations et Société*, 7, 2001, p. 22-27 et *passim*.
- « Construire la citoyenneté politique en Europe », dans *Europe. Hier, Aujourd'hui, Demain*, Fondation Robert Schumann et Association Jean Monnet, Paris, Economica, 2001, p. 139-149.
- « European sociology or a sociology of Europeans ? », dans *Will Europe work ? Integration, employment and the social order*, sous la dir. de M. Kohli et M. Novak, Londres-New York, Routledge, 2001, p. 182-193.
- « Histoire, citoyenneté et démocratie », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, 71, 2001, p. 97-103.
- « Pluralisme et tolérance » (entretien), *Espit*, supplément au n° de nov. 2001, p. 11-15.
- « Gellner lecture : citizenship and national identity », *Nations and Nationalism*, 8, 1, 2002, p. 1-14.
- « Postface » à : *Des étrangers dans la Résistance*, sous la dir. de D. Peschanski, Lyon, Musée de la Résistance nationale/Éd. de l'Atelier, 2002, p. 113-124.
- « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *Revue européenne des Migrations internationales*, 17, 2001, p. 9-36.
- « Vingt ans après », Avant-propos à : Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, p. XIX-XXII.
- « Retour sur une utopie : la fin du travail », *Revue politique et parlementaire*, 1017-1018, 2002, p. 69-72.
- « Citoyenneté et mondialisation », dans *Quelle mondialisation ?*, Paris, Grasset, 2002, p. 79-84.

Yvette Delsaut, maître de conférences

Ethnosociologie des modes de vie populaires

- 4 LE séminaire a pris pour point de départ l'analyse du film *Chronique d'été*, réalisé en 1960 par Edgar Morin et Jean Rouch. Pour cette œuvre documentaire, on dispose en effet

d'un double matériel : le film lui-même et une publication spéciale consacrée à ce tournage (*Domaine Cinéma*, 1, hiver 1961-1962), où figurent les notes de travail des deux auteurs, le texte des dialogues avec les personnes filmées, le point de vue de celles-ci sur le résultat filmique, c'est-à-dire une masse d'informations croisées, qu'il est rarement possible de détenir en accompagnement du visionnage d'un film. Ainsi toutes les étapes de la fabrication d'un documentaire sociologique ont-elles pu être abordées, et les interrogations spécifiques posées.

- 5 Ce film se proposait, selon le synopsis déposé au CNC, de mener « une expérience d'interrogation cinématographique [...] auprès d'hommes et de femmes, d'âges divers, de milieux divers (employés de bureau, ouvriers, commerçants, intellectuels, gens du monde, etc.) » et de se concentrer « sur un certain nombre de personnages (six à dix) très différents les uns des autres sans toutefois que chacun des personnages puisse être considéré comme un "type social" ». On voit bien que l'une des difficultés, comme dans tout film documentaire impliquant le filmage de gens réels, a été de trouver un moyen de susciter du spontané, pas seulement de lever les inhibitions mais aussi d'éviter que les enquêtés ne se composent un personnage. Ce que veulent Edgar Morin et Jean Rouch, c'est saisir quelque chose qu'il faut aller chercher derrière les défenses individuelles sans qu'il soit fait violence à la personne, c'est-à-dire en rendant l'incursion aussi naturelle que possible, sans même un questionnement préparé d'avance. La parole a été donnée aux enquêtés à l'occasion de dîners, partagés entre l'équipe enquêtrice et les enquêtés et censés favoriser l'abandon réciproque. Une vigilance particulièrement sourcilleuse a aussi été portée à tout ce qui pourrait s'interposer entre le cinéaste et le vif de la personne : ainsi Edgar Morin décide-t-il, malgré son désir de faire participer ses enquêtés à l'entreprise, de ne plus leur montrer les *rushes*, suspectant certains d'entre eux d'être inconsciemment influencés par ceux-ci et de composer ensuite leurs interventions en fonction de l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes. Au fond, les auteurs ont l'ambition paradoxale de faire œuvre de vérité en ôtant aux enquêtés (que, pourtant, ils ont sélectionnés à partir de critères sociaux) leur talent social le mieux incorporé, à savoir leurs techniques de présentation d'eux-mêmes. Au total, vingt-cinq heures de pellicule ont été rassemblées, dont il a été tiré un film d'une durée de 1 h 25.
- 6 L'opération de montage a donné lieu à une « crise triangulaire » entre le producteur (Argos-films), Jean Rouch et Edgar Morin, dont on peut lire le détail dans *Domaine Cinéma*, loc. cit., p. 27-34. Le montage final a été l'aboutissement de tractations incessantes entre les différents partenaires, et l'on en retire le sentiment qu'une quantité de versions différentes auraient pu être construites avec ce même matériau de base, ce qui contrarie l'idée d'un cinéma à la recherche de la réalité, qu'on peut se figurer moins élastique, de ses enquêtés. Jean Rouch assimilait l'opération de montage à une forme d'amputation et il y voyait une délicate affaire de doigté et d'intuition personnelle : « C'est sans doute là l'écueil le plus grave de tous ces films improvisés, sans scénario ni découpage : réduire à 1 h 30 un matériel énorme dont la valeur est l'authenticité, c'est-à-dire la longueur, les hésitations, les maladresses [...] Je ne connaissais qu'une méthode d'approche efficace, l'approximation successive, qui seule permet de "voir" le film réduit à un temps humain de projection. »
- 7 La question de savoir comment les personnes filmées apprécient le résultat obtenu au terme d'un processus de filmage reste souvent sans réponse. Edgar Morin et Jean Rouch ont, quant à eux, directement interrogé leurs enquêtés après coup, au moyen d'un

questionnaire ouvert, qui proposait, en les récapitulant sous forme de questions, des thèmes de réflexion sur l'expérience qu'ils venaient de faire. L'une des questions concernait la manière dont ils estimaient que le film avait traité leur personne : « La représentation que donne en définitive de vous-même le film vous semble-t-elle fidèle à ce que vous êtes vraiment et à ce que sont vos préoccupations réelles ? Sinon, en quoi diffère-t-elle ? » Sur les cinq répondants dont la réponse a été publiée (un employé de la SNCF et son épouse, un étudiant d'Abidjan, un ouvrier de l'usine Renault, une enquêtrice d'un institut de psychosociologie appliquée), les appréciations sont mitigées sur ce point, sinon franchement critiques. « L'image que le film donne de moi-même me paraît superficielle », estime l'épouse de l'employé, qui découvre son image animée avec désagrément et qui regrette sa nervosité excessive, le rictus de sa lèvre, sa voix de tête. Si le film était à refaire, écrit l'ouvrier de chez Renault, « je tâcherais que ce soit nous qui prenions les directives des opérations, et non les sociologues. Je tâcherais de faire un film pour les ouvriers et non pour les intellectuels ». « Je ne me sens pas impliquée ni vraiment concernée dans ce film, et alors au niveau de la vérité, il ne m'a rien appris sur moi. Je crois être très éloignée du personnage du film, et si tout cela semble vrai, ce n'est pas cependant ma réalité », conclut l'enquêtrice psychosociologue, qui avoue avoir eu des réminiscences cinématographiques en « jouant » son personnage : « Je me suis mise en situation, je me suis dramatisée, j'ai choisi un personnage que j'ai interprété dans la mesure des possibilités du film. » Edgar Morin lui-même reconnaît la forme de trahison que constitue de toute manière l'opération de montage, mais aussi, dès la prise de vue, la simple technique de tournage quand elle privilégie, par exemple, le gros plan : « Il y a plus de tension à voir [les enquêtés] en gros plan qu'à être présent [avec eux] dans la scène même, parce que le gros plan concentre, capte, fascine » et accentue la dramatisation.

- 8 On voit bien que la question qui reste posée est celle du critère qui pourrait servir de référence ultime pour dire qu'un documentaire donne une représentation fidèle de la personne filmée : le point de vue du cinéaste, même soucieux de réflexivité, est-il légitimement dominant ? la manière dont il opère peut-elle donner des garanties d'objectivité ? est-il indispensable que la personne filmée se reconnaisse dans l'image captée par le cinéaste pour que celle-ci soit « vraie » ? ou bien peut-on se passer de l'appréciation de la personne filmée et donner d'elle une image réputée non fictive, mais que cependant elle n'« habite » pas ? Ces interrogations sont aussi celles de la méthode sociologique, lorsqu'elle procède par entretiens auprès des enquêtés : en sociologie, on a fini par convenir que la subjectivité de l'enquêté faisait partie intégrante des données à recueillir pour rendre compte de la réalité de celui-ci. Mais l'écriture cinématographique, autrement moins ductile que les techniques rhétoriques, peut-elle restituer une réalité autrement qu'allusivement, c'est-à-dire sans la cerner expressément, laissant toujours ouverte la question de sa pertinence ?
- 9 C'est un détour méthodologique, à partir d'un autre documentaire, qui a permis d'esquisser une réponse possible à cette question. En effet, on a pu rapprocher le petit film qu'a réalisé Julie Lojkin autour de deux jeunes caissières de supermarché (*Lydie et Laetitia*, 1997) d'une étude sociologique effectuée précisément sur le groupe socioprofessionnel auquel elles appartiennent (cf. P. Alonzo, « Les rapports au travail et à l'emploi des caissières de la grande distribution. Des petites stratégies pour une grande vertu », *Travail et Emploi*, 76, 1998, p. 37-51) : on trouve explicité dans le texte du

sociologue le sujet traité en images dans le film. C'est l'association des deux approches, et leur ajustement réciproque, qui produit un effet de vérité.

- 10 Le séminaire s'est conclu par une réflexion sur l'« art du portrait », qui a mis en parallèle le cinéma, la sociologie et le théâtre, quand ces différents registres paraissent se rejoindre dans l'ambition de « donner à voir » des personnes réelles.

INDEX

Thèmes : Sociologie